

## CATÉGORIE COLLÈGES 4<sup>e</sup>-3<sup>e</sup>

### 1<sup>er</sup> Prix

**Léonie POULLY**

Collège Mario Meunier, Montbrison

### Hors-je

« Je vais le supprimer ce foutu téléphone ! » Je regarde le long fleuve, qui coule jusqu'à l'horizon. Je ferme les yeux, et toute l'histoire refait surface, entêtante et douloureuse.

C'était il y a trois ans. Après la promotion de mon père, j'atterris dans un nouveau collège. Personne ne vient me parler, alors, sur les conseils de ma mère, je fais l'effort d'aller vers un groupe de filles, à la cantine. À peine assis, je les vois : elles rient et quittent la table. Je suis seule, elles m'ignorent.

La première semaine se termine et je n'ai toujours pas d'amis. Si on m'adresse la parole, c'est seulement pour des questions pratiques : « tu as pris le livre de français ? » « La prof de SVT est absente ». Je fais croire à mes parents que tout va bien, que je suis bien intégrée. Je me persuade qu'avec le temps, des liens d'amitié vont se tisser. Dans mon ancien collège, tout allait bien. Je suis une jeune fille sérieuse et appréciée. Je ne monopolise pas la parole, je sais être à l'écoute des autres.

Mon téléphone devient un bon compagnon, pour passer le temps, pour meubler le vide. C'est presque un ami. Je pianote, je scrolle, je regarde des vidéos sans intérêt, mais drôles, qui font passer agréablement le temps.

Et puis un soir, un jeudi soir du mois de novembre, je reçois une notification. C'est une invitation à intégrer un groupe « Wats'app » de la classe. Je suis euphorique, mais la joie n'est que de très courte durée. Les premières moqueries commencent. Peut-être sans méchanceté, je ne sais pas. En tout cas, ma couleur de cheveux a l'air de les faire rire, mes quelques kilos en trop aussi. Je décide de ne pas m'offusquer. L'amitié est peut-être à ce prix. J'envoie des émoticônes : « mort de rire ». Jusqu'à présent, je n'avais jamais eu honte de mes taches de rousseur. J'avais accepté mes rondeurs, prête, comme ma famille me l'avait conseillé, à « m'accepter comme je suis ». Leurs moqueries n'étaient sans doute qu'une phase, un rituel de passage pour entrer dans leur cercle d'amis.

Mais les brimades s'intensifient. « Poile de carotte » (oui, avec un « e » à poil) est devenu mon surnom. Sur les réseaux sociaux, il se dit que j'ai une odeur corporelle « atroce ». Que je suis aussi large que grande. Que je pourrais jouer dans un film d'horreur.

Alors un jour, je me regarde dans le miroir. Et je me dis que je n'ai aucune raison de leur en vouloir. Le problème, c'est moi. Mes cheveux sont hideux, mes taches de rousseur répugnantes, mon corps repoussant.

Je demande à ma mère de me faire une teinture. Elle accepte à contrecœur. Elle répète que j'ai une belle chevelure. Mais je ne la crois pas, elle est hypocrite.

La teinture a abîmé mes cheveux, ma mère a dû me les couper au carré. J'ai perdu mes jolies anglaises. C'était peut-être le prix à payer pour être enfin acceptée. Mais les cheveux courts font ressortir mon visage ingrat. Mon argent de poche passe dans des crèmes, les fonds de teint qui, je l'espère, masqueront mes taches de rousseur. Les produits miracles coûtent cher. Je suis obligée, à plusieurs reprises, d'aller voler quelques billets dans le portefeuille de

mon père. Il le laisse toujours traîner sur le meuble d'entrée. Je décide également de me priver de nourriture. Mécaniquement, je devrais maigrir. Pour ne pas effrayer mes parents, je fais semblant : je cache les aliments dans une serviette, puis je jette le tout à la poubelle. Parfois, je recrache la nourriture dans les toilettes.

La transformation est réelle, au bout de quelques semaines. Mais je ne suis pas belle, les messages sur « Wats'app » « les 3èmes 8 en folie » me le rappellent sans cesse. Je suis plutôt pâle, d'une blancheur cadavérique. Mes parents ne le remarquent pas. Le maquillage, appliqué en grande quantité sur mon visage, les empêche de s'alarmer de mon évolution. Ils constatent la chute vertigineuse de mes notes, mais mettent ça sur le compte de l'adolescence, d'une « baisse de motivation passagère, fréquente à mon âge ».

Au collège, mes camarades de classe, eux, se rendent compte de mes changements physiques. La descente aux enfers continue. Mon téléphone me jette régulièrement ses insultes à la figure. « La baleine rousse ». « Elle est tellement maquillée qu'elle veut se prostituer ». Mon maquillage excessif commence à avoir des effets pervers. « Tu as tellement de boutons sur le visage, on va t'appeler la calculatrice ». Mes cheveux sont abîmés jusqu'à la racine. J'ai envie de les raser, pour qu'ils redeviennent soyeux et doux, comme avant. J'ai mal au ventre. Tout le temps. Je me sens mal, je suis tout au fond d'un puits et je n'arrive pas à remonter. Je réalise alors que, quoi que je fasse, pour eux je resterai « la grosse baleine », « poile de carotte ».

Je ne serai jamais assez bien pour eux, je ne serai jamais à la hauteur de ce qu'ils voudraient que je sois. Les réseaux sociaux placent la barre trop haut. Je me rappelle la jeune fille que j'étais dans mon ancien collège, et me regarder dans un miroir est à chaque fois une gifle que je reçois, les yeux pleins de larmes. Le cauchemar a trop duré.

Pendant la récréation, ce 1<sup>er</sup> mars 2024, je reçois un nouveau message. « Les 3èmes 8 en folie, nouvelle notification » s'affiche. Je ne lis pas le message. Je mets mon téléphone dans ma poche et je quitte le collège. Je croise tous mes camarades, qui ne prêtent pas attention à mes sanglots. Je suis comme invisible pour eux. Je sors du collège et je marche jusqu'à l'extérieur de la ville. Il faut en finir une bonne fois pour toutes. Maintenant.

Je m'approche du bord du pont. Je jette un œil vers le bas. Il n'y a presque pas d'eau dans la rivière, je vois les rochers qui émergent. Dix mètres de chute, avant le néant. Cela devrait suffire.

Je m'approche encore un peu plus.

Encore un peu plus.

Je m'incline.

Je tends mon bras, le poing serré.

Puis ma main s'ouvre.

Je le supprime, ce foutu téléphone.

Une nouvelle vie peut commencer.